Ami du Clergé du 17 août 1933

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

La Grande Communion : Avant, pendant, après. — RETRAITE PRÉPARATOIRE (fin). *Sermon du soir :* Si tu savais le don de Dieu ! *(fin)*, 513. — LA SOLENNITÉ I. PENDANT LA MESSE. *Avant la Communion :* Tout est prêt ! 513. *Après la Communion :* Les délices du ciel, 514. II. L'APRÈS-MIDI : *Les Promesses du Baptême :* Trois questions vitales, 516. *Consécration à la Sainte Vierge :* L'Etoile du matin, 517.
Cours de prônes sur la Liturgie. — XXI. Les bénédictions liturgiques, 518.
Pour les Premiers Vendredis. — X. *Septembre :* Le Cœur de Jésus, source de vie et de sainteté, 520.
A l'école des Saints. — XXXIX. S. Louis, roi de France : la Chrétienté, 522. — XL. S. Augustin : contrition et ferme propos, 525.
Les fêtes de l'Eglise. — LXXXV. La Décollation de S. Jean-Baptiste, 527.

plus belle fête de l'amour, où tout est beau, tout est grand, tout est riche, tout est divinement généreux comme l'amour. On a bien raison de le dire : Communier ainsi, mes Enfants, c'est passer un moment au ciel. De fait, si l'on mourait après une pareille communion, on irait droit au paradis. C'est ce qui arriva un beau jour pour une délicieuse petite Sainte, dont je veux, pour finir, vous raconter l'histoire.

Elle s'appelle d'un nom aussi doux que le miel : Imelda ! Comme ses parents étaient très riches, elle aurait pu avoir les plus belles robes et les plus beaux jouets. Mais cette enfant, même toute petite, n'aimait vraiment que le Bon Dieu. Elle le contemplait sur sa croix ; et pour lui ressembler un peu, elle lui offrait mille sacrifices comme des petits cadeaux de son cœur. Elle ne se plaisait qu'à l'église, et priait comme un ange du ciel. Pour vivre plus près de son Jésus, elle finit même par obtenir d'entrer au couvent à l'âge de dix ans ! C'était le premier de ses rêves. Elle en avait conçu un autre depuis longtemps déjà : c'était de communier pour avoir Jésus dans son cœur. Mais on la trouvait trop petite ; et la pauvre enfant pleurait à chaudes larmes quand elle voyait les autres s'en aller à la Table Sainte, tandis qu'elle restait à son banc. Elle avait beau appeler Jésus de toute la force de son amour, personne n'avait l'air de s'en inquiéter.

Or, un jour de fête, mes Enfants, pendant que les religieuses recevaient la Sainte Communion, Imelda, à travers ses larmes, regardait fixement l'Hostie ; car plus que jamais ce jour-là elle avait faim de Jésus !

Et tout à coup l'Hostie s'échappe des doigts du prêtre, traverse la chapelle, et s'arrête au-dessus d'Imelda. Elle est là, suspendue en l'air, rayonnante comme un soleil ! Imelda ravie en extase, lève ses mains vers l'Hostie : « Mon petit Jésus, s'écrie-t-elle, venez dans le cœur d'Imelda ! »

Pendant quelques instants, tout le monde est saisi du miracle. Mais bientôt le prêtre s'avance, tenant dans ses mains la patène d'or, dans laquelle la Sainte Hostie vient doucement se poser. Le prêtre la prend ; et comprenant enfin le désir du Bon Dieu, il donne à Imelda sa première communion.

Imelda ferme les yeux, et croise ses mains sur son cœur. Son visage sourit comme celui d'un ange. Elle est si belle à voir que tout le monde la contemple avec autant d'envie que d'admiration.

Mais le temps passe ; il faut partir. On se lève ; mais elle ne bouge pas. On l'appelle ; elle ne répond pas. Imelda était morte de bonheur et d'amour. Sa première communion s'était achevée dans le ciel !

Depuis lors, en effet, le Bon Dieu a daigné manifester par des miracles la sainteté de la Bienheureuse Imelda, que le Pape a proclamée Patronne de la Première Communion.

Priez-la tous, mes chers Enfants, très souvent ce soir et demain, de vous donner sa pureté, son désir, sa foi et son amour ; de vous obtenir du Bon Dieu par sa puissante intercession la grâce de faire demain une Communion si fervente qu'elle vous mérite un jour le ciel ! Ainsi soit-il !

DEUXIÈME PARTIE : LA SOLENNITÉ

I. — Pendant la messe

Avant la Communion

TOUT EST PRÊT !

Mes chers Enfants,

I. — *Parole de Jésus à vous*

Parlant en parabole, Notre-Seigneur disait : « Un jour, certain Père de famille très riche invita ses nombreux amis à un festin solennel. Il le prépara somptueusement ; et à l'heure du repas, il envoya son serviteur dire à chacun des invités : « Vous pouvez venir ; tout est prêt ! »

Ce Père de famille, mes Enfants, c'est Celui qui est dans les cieux ; et vous êtes ses invités au banquet le plus solennel. Or, l'heure est venue, puisqu'il me commande, à moi, son serviteur, de vous en avertir. Avec quelle joie et quelle fierté je veux vous dire de sa part : « Vous pouvez venir ; tout est prêt ! »

Si vous saviez, mes chers Enfants, quels préparatifs incroyables il a faits pour vous recevoir à sa Table Sainte !

A) LE LIEU. — Déjà, quand Jésus vivait sur la terre, pauvre parmi les pauvres, pour manger la Pâque avec ses disciples il voulait une salle vaste et bien ornée. Mais le banquet eucharistique exigeait infiniment mieux. Pour le célébrer avec vous, Dieu lui-même a bâti une salle aux dimensions du monde, aussi durable que les siècles, splendidement éclairée par la lumière de la Foi, ornée luxueusement de tous les mérites des Saints.

Cette demeure, unique au monde, c'est la Sainte Eglise, catholique, apostolique et romaine, la seule qui se glorifie de consacrer sur ses Autels et de conserver dans ses Tabernacles, pour vous les servir à la Table Sainte, le Corps, le Sang, l'Ame, et la Divinité de N.-S. Jésus-Christ.

B) Le repas. — *O l'auguste Sacrement*
Où Dieu nous sert d'aliment!

dit avec raison le cantique. Mais ce qu'il ne dit pas, mes Enfants, c'est le prix inouï que votre Communion a coûté au Bon Dieu !

Pour parler comme l'Ecriture, vous étiez, ô Jésus, ce grain de froment, que Dieu jeta un jour dans la terre vierge de Marie. L'épi croissait en force et en grâce, quand un jour il tomba sous la faux de la trahison. Entre la colère de Dieu et la cruauté des hommes, il fut froissé, brisé, broyé : *attritus est !*

Vous étiez encore, vous le dites vous-même, un cep de la vigne du Seigneur. Un jour vint, où les ennemis ravagèrent la vigne. La grappe la plus belle, — votre très Sainte Humanité, ô vous le plus beau des enfants des hommes ! — fut foulée aux pieds. Sous le pressoir de la Passion le vin coula en flots de sang !

Et quand l'heure fut arrivée, où sur la table de la Croix, dressée au sommet du Calvaire, le Pain du ciel fut servi, ce pain dont vous aviez dit : « C'est mon corps, livré pour vous, » et le vin fut servi, ce vin dont vous aviez dit : « C'est mon sang répandu pour vous, »... alors Jésus s'écria : « *Consummatum est !* C'est fini ! » et il expira.

Or l'Autel, mes Enfants, c'est encore le Calvaire. Cette hostie, c'est Jésus, le même qui s'est sacrifié pour vous sur la Croix. Voici le pain, voici le vin. *Consummatum est :* c'est fini. Les préparatifs sont vraiment achevés. Tout est prêt, vous pouvez venir.

II. — *Parole de vous à Jésus*

A l'invitation du Bon Dieu, mes Enfants, qu'allez-vous répondre ? Sous la poussée du même amour, vous êtes impatients de venir à sa Table Sainte. Mais votre communion serait-elle un festin d'amour, si vous ne partagiez pas les sentiments de Dieu, si donc en toute vérité vous ne pouviez pas lui dire à votre tour : « Tout est prêt ; vous pouvez venir dans mon cœur ! »

Est-ce bien vrai, mes Enfants ?... Qui de vous oserait l'affirmer ? Pensant à tant de négligences, d'oublis, d'indélicatesses de votre cœur, vous auriez plutôt envie de dire avec l'enfant prodigue : « Père, je ne suis pas digne d'être appelé votre enfant ; traitez-moi comme le dernier de vos serviteurs ! » A cette heure, en effet, combien vous devez avoir regret de toutes vos fautes ! quel désir d'en effacer jusqu'à la dernière trace ! Mais jamais vous ne trouveriez que votre cœur est assez pur et assez beau pour recevoir le Bon Dieu. Quand pourriez-vous dire : « Tout est prêt » ?

Moi du moins, mes Enfants, qui suis également le serviteur de vos âmes, et qui ai mis la main à vos derniers préparatifs, envoyez-moi dire à Jésus : « Venez dans le cœur de ces chers Enfants ; il est prêt à vous recevoir ! »

Si vous saviez, ô mon Jésus, combien depuis des mois leur petit cœur s'est agrandi sous la violence des saints désirs ; combien depuis trois jours il s'est orné de mérites ! Aujourd'hui, comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines, ces Enfants meurent d'envie de manger votre chair, de boire votre sang, d'unir leur âme fervente à votre Divinité. Il leur tarde tellement de s'écrier avec l'Apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ! »

Tout est prêt, vous pouvez venir. Leur intelligence, éclairée par la lumière de la Foi, sait parfaitement qui vous êtes. Vous ne serez pas reçu chez eux comme un inconnu, comme un étranger, mais comme le Bon Dieu en personne, puisque vous l'êtes en vérité !

Tout est prêt, vous pouvez venir ! Ces enfants ont orné leur cœur de tant de prières, de tant d'efforts, et même de sacrifices, que vous mettrez en eux vos plus chères complaisances, comme dans des enfants bien-aimés !

Mais tandis que le Ciel entier, à la suite de Jésus-Hostie, va vous envahir, mes Enfants, nous laisserez-vous à la porte ? Invitez-nous tous aussi, nous vos défunts, nous vos Parents, nous vos Maîtres et Maîtresses, nous vos camarades et vos chères compagnes, nous qui vous aimons tant, et plus que jamais aujourd'hui. Invitez-nous, je vous en prie, à partager votre bonheur, nous qui, par la prière et par l'exemple, l'avons aussi préparé.

Quand vous sentirez le Cœur de Jésus reposer dans votre poitrine, dites-lui notre nom tout bas ; et demandez-lui qu'il réveille en nous les désirs, les ferveurs, les joies et les promesses de notre Première Communion.

Vous le voulez bien, mes Enfants ?... Alors maintenant tout est fini. Puisque, au ciel et sur terre, nous n'avons tous en vérité qu'un cœur et qu'une âme ; les préparatifs étant achevés, disons tous ensemble à Jésus : « *Veni, Domine, et noli tardare !* O mon Jésus, ne tardez pas ! Vous pouvez venir ; tout est prêt ! » Ainsi soit-il.

Après la Communion

LES DÉLICES DU CIEL

Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes.

Mes chers Enfants,

Il y a dans la vie des heures agréables ; mais aucune aussi délicieuse que celle où l'on communie pour la première fois. C'est un moment qu'on passe au ciel !

Et moi qui viens l'interrompre !... Non, mes Enfants, je voudrais au contraire vous en faire sentir toute la douceur ; car si vous saviez combien cette heure est délicieuse pour nous aussi et pour Jésus, vous en seriez tellement heureux que

vous me permettrez bien de vous le dire, n'est-ce pas ?

I. — *Nos délices*

Pour nous, d'abord, je vous l'assure.

Ce fut un spectacle délicieux de vous voir parés comme des princes et des reines, fervents comme des saints, purs et beaux comme des anges, aller à la rencontre de Notre doux Sauveur, le recevoir avec amour, le serrer dans vos bras, le presser dans votre poitrine, et lui parler cœur à cœur !

A ce spectacle, mes Enfants, quels souvenirs délicieux s'éveillent dans notre mémoire ! Souvenirs de cette heure, que nous avons vécue jadis, et que nous n'avons plus retrouvée ; souvenirs d'une joie sans mélange et d'une ferveur singulière ; souvenirs auxquels beaucoup d'entre nous ne sont peut-être pas restés fidèles, mais que vous méritez de ressusciter aujourd'hui.

Ah ! laissez-nous prendre à votre bonheur une part vraiment délicieuse. Nos prières et notre affection nous en donnent bien un peu le droit.

Nos délices sont d'être avec vous, mes Enfants, tout près de vous, unis à vous, et même en vous ; car vous nous portez dans vos cœurs. D'ailleurs vous le voyez, vous le sentez, vous le savez !

II. — *Ses délices*

Mais ce que la foi seule révèle, ce que l'âme la plus fervente n'oserait pas même souhaiter, c'est d'entendre la même parole sur les lèvres de Notre-Seigneur ; car Jésus vous dit mieux que nous encore : « Mes délices sont d'être avec vous aujourd'hui ! »

Est-ce possible, ô mon Dieu, qu'il soit délicieux à vous de vous unir à ces petits Enfants ? Vos délices, c'est de vivre au ciel, dans la compagnie des Anges et des Saints ; et non pas dans ces pauvres cœurs, incapables de vous contenir ? Votre bonheur délicieux, c'est d'être le Dieu, et non pas l'Hostie de ces âmes ?

N'en croyez rien, mes chers Enfants. Croyez-en plutôt la parole divine. Jésus trouve en vous ses délices ; car vous êtes à cette heure son vrai Paradis sur la terre, et il est pour vous le Bon Dieu plus que jamais !

C'est qu'il n'est pas venu en vous tout seul, Jésus le Fils de Dieu fait homme, mais avec le Père, et le Saint-Esprit. Ne savez-vous pas, en effet, vous demande l'Apôtre S. Paul, que vous êtes devenus le temple du Bon Dieu, et que la Sainte Trinité habite en vous ?

Et pour escorter la Sainte Hostie dans votre cœur, la Très Sainte Vierge Marie qui est votre Mère du ciel comme elle est la Mère de Jésus, l'accompagnait, soyez-en sûrs, ainsi que les Anges et les Saints.

En ce moment, votre cœur est un vrai coin de Paradis, où tous les habitants du ciel trouvent leur gloire et leur bonheur ; et plus que tous Notre-Seigneur, dont vous avez réalisé le plus ardent désir. En instituant l'Eucharistie sous la forme d'un morceau de pain, que désirait-il, sinon qu'on le mange ? Rien n'est plus délicieux pour lui que votre sainte Communion. Vous avez comblé tous ses vœux.

Que vous réserve-t-il en retour ? Ah ! mes Enfants, je puis bien dire que jamais autant qu'à cette heure il n'a été pour vous le Bon Dieu.

Est-il rien de plus délicieux au cœur de Dieu que de donner ? Il a trouvé tant de délices à vous donner d'abord l'être et la vie ! Il a mis ses plus chères délices à vous donner sa grâce, et hier son pardon.

Je comprends, ô mon doux Jésus, qu'au moment d'une Communion, quand vous vous donnez tout à nous avec votre nature humaine et votre personne divine, vous puissiez dire en vérité : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes » ; avec vous surtout, mes Enfants, à qui je me donne pour la première fois !

III. — *Vos délices*

Qu'allez-vous répondre à Jésus, mes Enfants, sinon la même parole divine : « O Jésus, mes délices sont d'être avec vous ! »

« Nous savions par la foi que votre Hostie est délicieuse, car vous êtes infiniment bon. Il tardait à notre espérance de goûter combien le Seigneur est doux. Mais ce n'était rien à côté des délices que notre amour a ressenties dans cette intime Communion. Cela nous a paru tellement délicieux de nous agenouiller à votre Table Sainte, de vous recevoir sur nos lèvres, de vous sentir au fond de notre cœur, et de vous parler à notre aise, de vous aimer enfin, ô mon très doux Jésus ! »

Puissiez-vous, mes Enfants, éprouver par surcroît la vérité de sa promesse : s'il est très doux de recevoir, il est bien meilleur encore de donner. A cette heure où vous êtes si riches, puisque vous possédez le Bon Dieu, accordez-vous la joie délicieuse entre toutes de donner sans compter.

Donnez à tous les saints du ciel une gloire et un bonheur nouveaux, en vous associant à leurs louanges éternelles. Donnez aux âmes du Purgatoire un soulagement à leurs souffrances, en versant sur leurs flammes quelques gouttes du sang divin qui vous remplit le cœur. Donnez aux justes de la terre, surtout à ceux qui vous aiment et que vous aimez davantage, les prières et les grâces qu'ils attendent de vous. C'est délicieux de donner, et de ressembler ainsi au Bon Dieu. Vous mériterez à votre tour de partager les délices de la bienheureuse Communion des Saints.

Quand donc pourriez-vous goûter mieux qu'aujourd'hui ces vraies délices du Paradis ? Gardez-en le secret durant votre vie toute entière, comme le souvenir le meilleur de votre Première Communion.

Désormais, je l'espère bien, ce sera très souvent que vous viendrez tous à la Table Sainte, chercher vos délices en Jésus, et lui permettre de trouver ses délices dans votre cœur ! Ainsi soit-il !

II. — L'après-midi

Les Promesses du Baptême

TROIS QUESTIONS VITALES

Vita nostra Christus est.
Notre vie, c'est Jésus-Christ.

Mes chers Enfants,

Depuis ce matin, vous pouvez dire avec l'Apôtre : « Non, non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi » ; car son sang coule dans mes veines, car sa force anime mes membres, car son esprit habite en moi.

Mais prenez garde que sa vie est éternelle comme Dieu. Vous voulez donc, mes chers Enfants, vivre toujours en Jésus-Christ ? Certes, au fond de vos cœurs, vous le lui disiez ce matin avec délices. C'est si doux, quand on s'aime, de se promettre l'éternité !

Cette promesse tout intime ne peut pas suffire à l'Eglise. En vous confiant le Corps du Christ, dont elle a reçu le dépôt sacré, elle exige de vous l'engagement solennel de le conserver jusqu'au Paradis.

D'ailleurs, cet engagement, elle vous l'a demandé à l'heure où par le saint baptême vous alliez commencer la vie chrétienne. Il est juste qu'aujourd'hui, où vous avez reçu la plénitude de cette vie qui est Notre-Seigneur en personne, vous renouveliez les vœux de votre baptême dans la plénitude de votre connaissance et de votre liberté humaines.

Au nom de Dieu et de l'Eglise, je viens donc vous poser les trois mêmes questions essentielles, auxquelles je vous adjure de me répondre par un engagement solennel et définitif :

I. — *Question de Foi*

Credis hoc ? Croyez-vous, d'abord, en le Père qui vous a créés, en le Fils qui vous a sauvés, en le Saint-Esprit qui vous a sanctifiés ? Croyez-vous en la Sainte Eglise, catholique, apostolique, et romaine, à laquelle vous appartenez ? Croyez-vous toutes les vérités que Dieu nous a révélées et que l'Eglise nous enseigne ? Le croyez-vous ?

Alors, mes Enfants, jurez sur l'Evangile de ne jamais prêter l'oreille au prince de l'erreur, au père du mensonge, à l'adversaire de Dieu, Satan. Renoncez à l'entendre ; renoncez à le suivre : la vérité n'est pas en lui.

Mais, saurez-vous déjouer ses attaques incessantes et perfides contre votre foi ? Il est si habile, au dire de l'Apôtre, à se transformer en ange de lumière, et à donner aux pires erreurs toutes les apparences de la vérité ! Si vous cessez de vous instruire de votre sainte Religion, et si vous cessez de prier, il vous conduira lentement peut-être, mais sûrement, de l'oubli à l'ignorance, puis au doute, puis au reniement, jusqu'à la révolte contre la parole divine, et jusqu'au mépris de la Vérité !

Or, non content de vous assaillir au-dedans par des suggestions plus ou moins violentes, qui trouvent dans l'intérêt ou la passion des complices toujours prêts à trahir la Foi, il lancera contre vous du dehors cette légion de mercenaires de la parole ou de la plume, qu'on trouve partout au service de l'erreur.

Il s'agit de vous engager au service de la vérité, mes Enfants, et de jurer solennellement que jamais, jamais de la vie, vous ne déserterez l'Eglise, vous ne trahirez votre Foi, vous ne renierez le Bon Dieu.

II. — *Question d'Espérance*

N'est-ce pas Jésus tout seul qui possède les paroles de la vie éternelle ? Satan pourra vous faire les plus belles promesses ; comme on ne donne que ce qu'on a, il vous donnerait la mort, en attendant l'enfer !

Or vous, mes Enfants, qu'espérez-vous ? *Quid petis ?* C'est ma deuxième question. Vous répondiez jadis, au moment du baptême : « Je demande la vie éternelle. » La demandez-vous aujourd'hui ? Notre vie à nous, c'est Jésus. De même qu'il est la Vérité, il est la Vie. Est-ce donc en Lui seul que vous espérez ?

Alors, mes Enfants, renoncez au monde, à ce monde mauvais et tellement corrompu qu'il corrompt tout ce qu'il touche. Ah ! laissez-lui son or souillé, ses plaisirs de brute, son bonheur pourri. « Le monde est tout entier plongé dans le mal, » dit Jésus lui-même. Oseriez-vous donc, mes Enfants, mêler au sang du Christ, dans le calice de votre cœur, le poison des maximes perverses, et des vices infects, que le monde secrète à jet continu, et qu'il ne cesse de verser à ses malheureux esclaves ?

Dites-lui bien haut que vous n'en voulez pas ; que vous ne voudrez jamais ramper avec lui dans la fange, pas même courber l'échine devant son respect humain, pas même vous intéresser, comme dit l'Apôtre, à la figure d'un monde qui passe ; parce que, pèlerins du ciel, vous n'avez point ici-bas de demeure permanente, et vous vous en allez vers cette vie éternelle où vous emporte l'espérance en N.-S. Jésus-Christ !

III. — *Question de Charité*

Mes chers petits Enfants, prêtez une oreille encore plus fervente à la troisième question que je dois vous poser. Jadis, Notre-Seigneur la posa trois fois à S. Pierre :

Une première fois, Jésus lui dit : « Pierre, m'aimes-tu ? » Et Pierre répondit : « Oui, Seigneur, je vous aime ! »

Une deuxième fois, Jésus lui dit : « Pierre, m'aimes-tu ? » Et Pierre répondit : « Vous savez bien, Seigneur, que je vous aime ! »

Une troisième fois, Jésus lui dit : « Pierre, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » Et Pierre se mit à pleurer, croyant que Jésus doutait de son cœur. Parmi ses larmes, il dit simplement : « Vous savez tout, Seigneur. Vous savez bien que je vous aime ! »

Avec la même insistance, Jésus aujourd'hui vous pose la question : « Vous tous, qui prétendez rester mes disciples fidèles et mes enfants bien-aimés, m'aimez-vous ? M'aimez-vous plus que ceux qui me le disaient comme vous au jour de leur Première Communion, et qui depuis lors m'ont vendu, m'ont trahi, m'ont renié, m'ont abandonné, et m'ont crucifié dans leur cœur ? M'aimez-vous assez pour me suivre, non pas seulement un jour de fête, mais tous les jours de votre vie ? non seulement à la Table Sainte, mais sur toutes les routes du devoir ? non seulement lorsque le bonheur vous couronnera de roses, mais quand la vertu vous couronnera d'épines ? M'aimez-vous de toute votre âme, de tout votre esprit, de tout votre cœur, et de toutes vos forces ? M'aimerez-vous jusqu'à la mort ? »

Ah ! Seigneur, je pourrais sans doute vous répondre au nom de tous ces chers Enfants : « Vous savez bien que je vous aime ! » Mais je veux leur laisser le devoir et la joie splendides non pas seulement de vous dire, mais de vous jurer solennellement leur foi magnifique, leur espérance inébranlable, et leur éternel amour !

Conclusion : Aux Parents

Vous ne serez pas seuls à le faire, mes Enfants. Quels souvenirs délicieux, ou quels remords salutaires peut-être, votre serment va réveiller dans notre cœur ! Plus d'un parmi nous, en vous voyant si généreux, sentira des larmes bien douces lui monter du cœur jusqu'aux yeux. N'est-il pas vrai, mes bien chers Frères, que s'il faut ressembler aux petits enfants pour entrer au royaume de Dieu, c'est bien à ceux-ci qu'on voudrait ressembler ? Nous le pouvons tous à cette heure. Renouvelons du même cœur nos promesses sacrées.

Mais en même temps, Parents chrétiens, jurez encore, les yeux tournés vers l'Evangile, de conserver pieusement le dépôt sacré de ces âmes d'enfants, que l'Eglise remet en vos mains. Ah ! vous pouvez ce soir les contempler avec orgueil, vos chers petits ! Sont-ils assez beaux, assez purs, et assez fervents ! Admirez aujourd'hui et bénissez la Sainte Eglise : voilà ce qu'elle peut faire d'un enfant, plus qu'un homme, presque un Dieu !

Quel malheur, quelle malédiction, si vos conseils ou vos exemples allaient bientôt éteindre cette flamme d'idéal que la Sainte Communion vient d'exciter dans leurs cœurs ! Ne permettez pas, je vous en conjure, à n'importe qui de souffler dessus ! A vous donc de la préserver dans nos œuvres de persévérance ; à vous de la nourrir par une vie vraiment chrétienne, et de la raviver au besoin, pour que vos chers Enfants restent toujours fidèles aux serments solennels qu'ils vont prononcer avec vous.

* *

Maintenant levez-vous, mes chers petits Enfants, et la main tendue vers les Saints Evangiles, prononcez avec moi, à pleine voix et à plein cœur, la formule de votre serment : « Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et je m'attache à Jésus-Christ pour toujours ! » Ainsi soit-il !

Consécration à la Sainte Vierge

L'ÉTOILE DU MATIN

Ego stella splendida et matutina.
Je suis la splendide étoile du matin.

Mes chers Enfants,

Vous êtes vraiment nés sous une bonne étoile, vous autres ! Pensez à tous les enfants, qui n'ayant pas eu comme vous la fortune divine de naître de parents chrétiens, n'ont pas même été baptisés ! Ils n'ont pas appris, comme vous, à connaître et à prier Dieu sur les genoux de leur maman. Pour eux, point de catéchisme, pas de Première Communion, et sans doute, hélas ! point de ciel ! Ce sont de petits malheureux, et vous êtes des enfants gâtés.

Au-dessus de votre berceau, une bonne étoile s'est levée dès le matin de votre vie, pour guider tous vos pas sur la route du ciel. Comment se nomme-t-elle, mes Enfants ? La Très Sainte Vierge Marie. Elle le dit dans l'Ecriture Sainte : « C'est moi la splendide étoile du matin ! »

S'il y a des gens dans ce monde qui puissent croire à leur bonne étoile, qui se confient à leur étoile, et qui la suivent avec bonheur, c'est bien vous ! Vous avez tellement de raisons, toutes divines et pressantes, de croire à la Sainte Vierge, d'espérer en la Sainte Vierge, et de la suivre avec amour, que vous avez hâte, je le devine, de déposer à ses pieds et surtout dans son cœur l'hommage filial de ces parfaits sentiments.

Voulez-vous le faire à la perfection ? Ecoutez-moi.

I. — *Cri de foi en Marie*

Croyez-bien, mes Enfants, car c'est une vérité plus splendide que toutes les étoiles du ciel, que sans la Très Sainte Vierge, personne n'entrerait au Paradis.

Comment y entrer, alors que le péché nous en fermait la porte à tout jamais ? Et qui donc est capable de détruire le péché, si ce n'est Dieu ? C'est pour cela qu'un jour le Fils de Dieu, Notre-Seigneur, est venu du ciel sur la terre, et qu'il est mort sur une Croix. Mais jamais le Bon Dieu n'aurait pu s'incarner et nous sauver, mes chers Enfants, si la T. S. V. Marie n'avait pas voulu devenir sa Mère. Oui, ce Jésus, notre Sauveur, c'est elle qui l'a donné au monde, et le donne encore à chacun de nous.

Il est la Vérité ; et c'est elle la spendide étoile qui dans la nuit profonde de l'ignorance et de l'erreur, nous apporte ce rayon du ciel !

Il est la vie de notre âme ; et c'est elle la bonne étoile, qui nous pénètre de sa chaleur.

Ce corps et ce sang que Jésus nous donne comme le gage de notre salut, où donc les a-t-il pris lui-même, sinon dans le sein de Marie ? Ah ! je sais maintenant pourquoi, ô mon Jésus, votre Commu-

nion est si douce! C'est que votre sang tout divin laisse aux lèvres de ma Foi un arrière-goût délicieux du lait de Marie votre Mère!

Oui, je le crois avec l'Eglise toute entière, et je veux ce soir le crier bien haut : « Hors de Marie, pas de salut : point de Jésus et point de ciel ! »

II. — *Cri d'espérance en Marie*

Mettez donc en elle toute votre espérance. *In me spes omnis vitæ et virtutis.* Le secret d'une vie chrétienne et d'une vertu à toute épreuve est caché au fond de son cœur, où votre piété filiale espère à bon droit le trouver.

Avez-vous bien réfléchi à ce que vous faisiez tout à l'heure? Vous vous êtes engagés à suivre Jésus jusqu'au ciel; et comme vous l'entendiez vous dire : « Celui qui veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive ! » vous avez pris sur vos épaules la croix de toutes les obligations chrétiennes, et vous avez juré de la porter fidèlement, malgré le monde et même l'enfer, jusqu'à la mort. Mais c'est de la folie, mes Enfants ! Comment? Votre pauvre vertu est à peine capable de se tenir debout ; elle commence à peine à marcher ; et vous avez la prétention d'avancer au pas de Jésus, et même de porter sa Croix ?

Oui, ce serait de la folie, si vous prétendiez vous suffire. Mais vous comptez, je le devine, sur le cœur et la main de votre Maman du ciel.

Venez donc lui dire, mes Enfants : « O Vierge Marie, Mère de mon âme, je me suis engagé sur la route du ciel à la suite de mon Jésus ; mais à la condition que vous me teniez par la main ; et comme la route est longue, que vous me portiez dans vos bras. J'espère que vous accourrez au moindre cri de ma prière, que vous m'excuserez sans cesse auprès d'un Père irrité par mes péchés de tous les jours. Si j'ai peur, c'est en vous que je chercherai mon refuge. Si je tombe, oh ! relevez-moi ! J'ai confiance qu'au moment propice vous me revêtirez des vertus de votre Fils aîné, Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que notre Père qui est aux cieux m'accorde aussi son héritage.

« Vous êtes notre Mère. Eh bien ! montrez-le ! *Monstra te esse Matrem !* »

III. — *Cri d'amour vers Marie*

Est-ce bien vrai, mes Enfants? Ah! si vous en doutiez, je vous conduirais au sommet du Calvaire, pour voir Jésus mourir en Croix.

Comme tous ceux qui meurent d'une mort violente, — je l'ai entendu tant de fois sur les champs de bataille! — Notre-Seigneur jette soudain les deux cris effrayants : « *Sitio !* A boire! » et puis : « *Mulier !* Maman ! » Elle était debout au pied de la Croix, près de l'apôtre bien-aimé. Alors, Jésus dit à S. Jean : « Voici ta Mère! » et à Marie : « Voici votre Enfant ! » Et comme la parole de Dieu est toute-puissante, qu'elle crée aussitôt ce qu'elle signifie, elle créa en Marie un vrai cœur de mère, et en nous un vrai cœur d'enfant. Lorsqu'un instant après Jésus poussa le grand cri de la mort : « *Consummatum est !* C'est fini ! » la Sainte Vierge dut lui répondre par un grand cri de délivrance. Elle venait de nous mettre au monde divin, arrachés de ses entrailles par le glaive de ses douleurs. Notre berceau à nous, mes chers petits Enfants, ce ne fut point une humble crèche, au-dessus de laquelle les anges chantaient ; ce fut une croix au sommet d'un Calvaire, près de laquelle notre pauvre Maman pleurait !

O Mère du Bon Dieu, vous êtes donc aussi ma Mère, et je puis vous aimer comme un petit enfant ! Ce n'est donc point assez pour moi, ni pour vous, que je tienne fixé sur vous le clair regard de ma Foi, que je m'accroche à votre main de toutes les forces de mon Espérance; je veux me blottir contre votre cœur, y boire ma vie éternelle, et vous rassasier d'amour!

* *

On raconte de S. Dominique, qu'il eut un jour cette vision. Son âme en extase fut transportée au Paradis. Il parcourut toutes les sphères célestes ; mais bientôt son cœur se serra. Il avait beau chercher partout, il ne voyait pas ses enfants. Des religieux de tous les Ordres ; pas un seul de son Ordre, à lui !

Une telle angoisse étreignit son cœur et sa gorge, qu'en arrivant au trône de Dieu il éclata en sanglots.

— Qu'as-tu donc à pleurer, mon Fils ? lui dit Notre-Seigneur.

— O mon Jésus, répondit Dominique, je suis tellement malheureux ! Moi qui ne pensais qu'à une chose : remplir de Saints votre beau ciel. C'est pour cela que j'ai prié, que j'ai souffert, que j'ai prêché toute ma vie. Vous-même, Seigneur, n'est-ce pas pour cela que vous êtes venu sur la terre, et que vous êtes mort sur la Croix ? Et je ne vois pas dans le ciel un seul de mes petits enfants !

Alors la Sainte Vierge Marie s'approcha de S. Dominique; et entr'ouvrant son manteau de Reine : « Regarde, mon Fils, ils sont là ! »

O mes chers Enfants, vous que j'ai tant aimés pendant cette Retraite, pour qui j'ai prié et prêché avec tant d'amour ; si jamais nous ne devions plus nous revoir sur la terre, ah ! donnons-nous ce soir ce beau rendez-vous dans le ciel : sous le manteau de la Sainte Vierge, tous ensemble près de son cœur ! Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LA LITURGIE

XXI

LES BÉNÉDICTIONS LITURGIQUES

Mes frères,

La bénédiction du St-Sacrement, dont nous avons parlé, est sans contredit la plus solennelle et la plus avantageuse des bénédictions, puisque c'est Notre-Seigneur lui-même qui bénit ceux qui la reçoivent. Mais il est d'autres bénédictions liturgiques, et c'est de celles-ci que je veux vous

entretenir dans cette instruction. Nous distinguerons les bénédictions données aux *personnes* et les bénédictions données aux *choses*.

I

Les bénédictions données aux personnes ont pour but soit de les consacrer au service de Dieu, soit d'appeler sur elles la protection divine, pour les préserver ou les délivrer de certains maux, ou pour leur obtenir les biens corporels et spirituels.

C'est afin de les consacrer au service de Dieu que l'Eglise bénit les religieux et les religieuses au jour de leur vêture et de leur profession. Elle bénit les Abbés et les Abbesses qu'elle place à leur tête, afin qu'ils gouvernent avec sagesse les sujets qui leur sont confiés ; elle bénit les lévites, elle consacre les prêtres et les évêques, afin qu'ils procurent la gloire de Dieu et travaillent avec zèle au salut des âmes ; elle bénit et consacre les rois et les empereurs, afin qu'ils portent avec force et prudence le sceptre qu'elle met en leurs mains et n'emploient que pour défendre le droit et la justice le glaive qu'elle leur confie.

C'est afin d'attirer sur eux et sur le foyer qu'ils fondent la protection divine, que l'Eglise donne aux époux la bénédiction nuptiale ; c'est pour remercier Dieu et lui obtenir la grâce de bien élever ses enfants qu'elle donne à la femme qui vient d'être mère la bénédiction des relevailles ; c'est afin qu'ils croissent en sagesse et en grâce en même temps qu'en âge, qu'elle bénit les enfants le jour de Pâques et chaque fois que leurs parents sollicitent pour eux cette faveur. C'est afin que l'ange de Dieu les accompagne et les protège au cours de leur voyage, comme l'ange Raphaël protégea jadis le jeune Tobie, que l'Eglise bénit les voyageurs et les pèlerins avant leur départ et à leur retour ; c'est afin que Dieu leur rende la santé qu'elle bénit les malades, ainsi que la nourriture, les remèdes et les vêtements à leur usage.

Toutes ces bénédictions sont mentionnées dans le Rituel et le Pontifical, qui en renferment les formules composées par l'Eglise. Elles ne se donnent qu'en certaines circonstances et à certaines catégories de personnes. Mais il en est une qui s'accorde bien plus fréquemment : c'est la bénédiction commune que les ministres de Dieu donnent par un signe de croix et cette courte formule : « Que la bénédiction de Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, descende sur vous et y demeure toujours, » ou bien celle-ci, plus brève encore : « Que le Dieu tout-puissant vous bénisse, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Cette bénédiction, les prêtres la répandent sur le peuple à la fin de la messe ; ils la donnent également en dehors des offices à ceux qui la leur demandent, et rien ne leur est plus doux que d'exercer souvent ce pouvoir de bénir qui leur a été conféré au jour de leur ordination sacerdotale.

Plus excellente encore est la bénédiction de l'évêque. Aussi lorsqu'il s'avance dans les nefs de sa cathédrale ou qu'il parcourt les paroisses de son diocèse, les fidèles accourent sur son passage, afin d'incliner leur front sous sa main bénissante. Les mères sollicitent une bénédiction spéciale pour leurs petits enfants et on se croirait revenu au temps où les mères de Judée se pressaient autour de Notre-Seigneur et présentaient leurs chers petits à ses divines caresses.

Mais la bénédiction la plus précieuse et la plus riche de grâces est, vous le devinez, celle du chef de l'Eglise, du vicaire de Jésus-Christ, soit qu'il la donne *Urbi et orbi*, c'est-à-dire à la Ville éternelle et au monde entier à la fois, ou qu'il la donne en particulier au cours des audiences qu'il accorde. C'est pour tous une grande faveur que de la recevoir. Lorsque Pie VII vint de Rome à Paris sacrer Napoléon I^er^, et que celui-ci lui demanda comment s'était effectué son voyage : « Nous avons traversé la France au milieu d'un peuple à genoux, » répondit le Souverain Pontife, tellement avait été grand l'empressement des populations à venir s'agenouiller sur son passage afin de recevoir sa bénédiction.

II

Les bénédictions données aux choses ont pour but, elles aussi, de consacrer à Dieu les lieux ou les objets qui les reçoivent ou bien de faire de ces objets et de ces lieux des instruments de la protection divine pour les personnes qui s'en servent ou qui les habitent.

D'une façon générale, l'Eglise bénit tout ce qui est à son usage, tout ce qui sert à la célébration des saints mystères ou a quelque rapport au culte. C'est ainsi qu'elle bénit et consacre même les églises et les chapelles destinées à l'exercice du culte ; elle en consacre les autels et les vases sacrés, elle y bénit les vêtements sacerdotaux et les linges destinés au saint sacrifice, elle bénit les croix et les statues qu'elle y érige, les cloches chargées d'appeler les fidèles aux offices. En vertu de la bénédiction qu'ils ont reçue, ces lieux et ces objets se trouvent sanctifiés et consacrés au culte de Dieu d'une façon exclusive ; ils ne doivent plus être utilisés pour des usages profanes, et le faire, surtout si c'est par mépris, constituerait un sacrilège.

Il faut en dire autant des cierges que l'Eglise bénit le jour de la Chandeleur, du buis qu'elle bénit le dimanche des Rameaux, des cendres bénites dont elle marque nos fronts au début du Carême, des crucifix et des saintes images dont nous ornons nos maisons après avoir sollicité pour eux la bénédiction du prêtre, des croix et des statues que nous érigeons sur nos places publiques ou au carrefour de nos chemins, des croix que vous plantez dans vos moissons. Tous ces objets ayant été bénits méritent votre respect ; en les bénissant l'Eglise a demandé à Dieu qu'ils soient une sauvegarde pour vos foyers, vos villages et vos campagnes.

L'Eglise bénit les maisons que vous venez de bâtir, et en certaines régions cette bénédiction est

renouvelée à toutes les maisons le Samedi Saint pour en éloigner les influences malignes du démon et préposer à leur garde les anges de Dieu. C'est dans le même but qu'elle bénit les usines, les ateliers de toute sorte, qu'elle bénit les nouveaux navires, les nouveaux chemins de fer, les aéroplanes, toutes ces maisons ambulantes dont les habitants sont, sur l'eau, sur terre ou dans les airs, exposés à tant de dangers.

L'Eglise bénit les animaux, les poissons de nos étangs, les abeilles de nos ruchers aussi bien que les animaux qui peuplent nos étables. Ici en la fête de S. Roch, là en la fête de S. Eloi, les cultivateurs sont heureux de présenter à la bénédiction du prêtre leurs chevaux tout enrubannés et leur riche bétail, afin que Dieu les préserve de tout accident et de toute épidémie.

L'Eglise bénit le pain chaque dimanche, les œufs, les fruits, l'huile, l'eau des fontaines et des puits, et tout ce qui sert à la nourriture de l'homme et des animaux, pour que ces aliments donnent force et santé à ceux qui les absorbent.

L'Eglise bénit les semences que vous confiez à vos sillons, et aux processions de S. Marc et des Rogations elle va bénir les champs, les prés et les vignes où s'étalent vos récoltes naissantes, afin que Dieu protège celles-ci contre les dangers sans nombre qui les menacent, les rongeurs, les gelées, pluies ou chaleurs excessives, les orages et les intempéries de toute sorte qui pourraient les compromettre ou les détruire.

Elle bénit les objets de piété à votre usage, les crucifix, les chapelets, les médailles, les scapulaires; elle y attache même des indulgences, afin que portés sur vous ils soient comme un bouclier qui vous défende et une source de grâces qui vous sanctifient.

III

Qui a le pouvoir de donner ces bénédictions ?

Il en est qui sont réservées au Souverain Pontife, par exemple la bénédiction des *Agnus Dei,* des pallium. D'autre part, le Souverain Pontife ayant le droit de puiser à pleines mains dans le trésor de l'Eglise, sa bénédiction fait descendre sur les personnes ou attache aux objets qui la reçoivent des grâces que ne procure pas la bénédiction des autres ministres de l'Eglise.

Il est des bénédictions qui sont réservées aux évêques, soit exclusivement, comme la consécration des églises, des calices, des Saintes Huiles, soit avec le pouvoir de déléguer un simple prêtre pour les donner. C'est ainsi qu'en vertu d'un indult les évêques autorisent les simples prêtres à bénir les vêtements sacerdotaux, linges d'autel, tabernacles, custodes et ciboires, les croix, ainsi que les images de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et des saints, lorsque cette bénédiction doit être publique et solennelle. En vertu de leur propre autorité, ils délèguent de même souvent de simples prêtres pour bénir la première pierre d'une église ou un cimetière.

Les autres bénédictions, telles que la bénédiction nuptiale, celle de l'eau, du pain, des maisons, des champs, appartiennent de droit aux simples prêtres.

Ces bénédictions se donnent de façon privée ou solennelle. Les bénédictions privées se font sans aucune solennité, telles celles des objets de piété. Les bénédictions solennelles se font avec un certain déploiement de cérémonies. Ainsi se fait la bénédiction des cierges le jour de la Chandeleur, celle des cendres le premier jour du Carême, celle des Rameaux, celle du feu nouveau et du cierge pascal le Samedi Saint, celles des églises, des Calvaires, des Chemins de croix, des cloches, etc.

Pour toute bénédiction donnée hors de la messe, le ministre sacré doit être revêtu du surplis et de l'étole, qui, à moins d'indication contraire, doit être de la couleur du jour. Il récite sur la personne ou l'objet à bénir la formule du Rituel et trace en même temps sur eux un ou plusieurs signes de croix, pour marquer que c'est de la croix, sur laquelle Notre-Seigneur est mort, que découle toute bénédiction. Il l'asperge enfin d'eau bénite.

* *

Ayez à cœur, m. f., de solliciter ces bénédictions que l'Eglise désire répandre sur vos personnes. Sollicitez-les aussi pour les objets dont vous vous servez. Cette démarche sera un hommage à Dieu de qui vous tenez ces biens, elle sera un acte de foi en sa Providence de qui nous dépendons tous et sans laquelle nous ne pouvons rien, un acte de confiance en sa bonté, et Dieu ne manquera pas de récompenser ces actes de foi et de confiance en exauçant les prières que fait l'Eglise en vous bénissant, vous et tout ce qui vous appartient. Ainsi soit-il.

POUR LES PREMIERS VENDREDIS

X

Septembre

LE CŒUR DE JÉSUS, SOURCE DE VIE ET DE SAINTETÉ

Mes frères,

Après avoir dit quelques-unes des manifestations de l'amour du Cœur de Jésus pour nous, après avoir insisté sur la pratique essentielle de cette dévotion, après avoir montré le but auquel elle doit nous conduire : un seul cœur avec Jésus, nous consacrerons ces dernières méditations à quelques-uns des bienfaits spirituels que nous pouvons attendre de cette dévotion.

Ce que nous honorons avant tout dans le culte du Sacré-Cœur, c'est son amour pour les hommes. Et en Jésus, Fils de Dieu, cet amour n'est pas comme le nôtre. Notre amour à nous suppose des amabilités préexistantes qui l'attirent et le captivent. Pour Jésus, aimer c'est mettre dans les âmes leur beauté et leurs charmes, dans toute la plénitude de la vraie signification de l'amour, *velle bonum,* vouloir le bien, l'enrichissement, la perfection de ceux qu'il aime [1].

[1] S. Thomas, *Summ. theol.* Ia P., q. xx, art. 10.

Et parce que le bien suprême des âmes ici-bas réside dans la grâce, le Cœur de Jésus sera pour nous une source de vie et de sainteté.

I

Dans sa ravissante allégorie du bon Pasteur, Notre-Seigneur a lui-même déclaré le but de son Incarnation : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie. » (Jo., x, 10). Aussi le mouvement de son cœur d'homme le porte tout de suite et toujours, et avec une ardeur de feu, à communiquer cette vie aux âmes.

Il ne peut attendre d'entrer en contact avec elles par son ministère public ; il devance même l'heure de son apparition parmi nous ; dès le sein de sa mère les ondes invisibles de son amour portées sur les paroles de la Vierge éveillent à la grâce Jean-Baptiste, son précurseur, qui tressaille en sa mère Elisabeth : tressaillement de vie divine qui répond à un tressaillement du Cœur de Jésus.

Ses premières rencontres avec les hommes seront pour leur donner l'intelligence et leur inspirer le désir de cette vie qui vient de Dieu. Il faudrait relire et méditer ici ses entretiens avec Nicodème et avec la Samaritaine : « En vérité, en vérité je vous le dis, quiconque ne naît pas d'en-haut ne saurait voir le royaume de Dieu. » (Jo., III, 3). « Si vous connaissiez le don de Dieu et quel est celui qui vous a dit : Donnez-moi à boire, c'est vous-même qui l'auriez prié, et il vous aurait donné de l'eau vive... Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus soif éternellement. Car l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissante en vie éternelle. » (Jo., IV, 10-14). Puisque la bouche parle de l'abondance du cœur, comment, à ces paroles, ne pas deviner en Jésus un cœur plein du désir de donner aux âmes leur vraie vie ?

Il voudra mettre au cœur des foules les mêmes aspirations à cette vie d'en-haut. Là encore, qu'on se rappelle l'admirable chapitre de S. Jean sur l'annonce progressive du pain de vie. « En vérité, en vérité je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés. Travaillez non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure pour la vie éternelle et que le Fils de l'homme vous donnera... Le pain de Dieu, c'est le pain qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. » (Jo, VI, 26-33). A la manière dont il s'y prend, à l'accent de ses paroles, à sa patiente ténacité devant l'inintelligence ou l'incrédulité de l'auditoire, comme on sent bien qu'il y met tout son cœur !

D'ailleurs, une idée fixe domine toute son existence : la pensée de sa mort. On éprouve le sentiment qu'il soupire après cette heure qu'il appelle « son heure ». Pourquoi ? Parce que la vie qu'il brûle de communiquer au monde doit naître de sa mort.

C'est par amour pour son Père et pour nous que le Fils de Dieu a embrasé librement sa mission de Rédempteur. Son cœur d'homme a épousé indissolublement les volontés de salut du Verbe. Nous sommes nés de son cœur, de l'union en Jésus de la divinité avec l'humanité, comme les enfants des hommes sont le fruit de l'amour de deux cœurs.

II

« Je suis venu pour qu'ils aient la vie ».

Ce n'était pas assez.

Jésus poursuivit donc : « Et pour qu'ils l'aient en abondance. »

A ce que nous venons de dire, nous devons bien pressentir que son cœur ignore les demi-mesures. Il aspire pour nous à la vie pleine, comble, débordante. Il nous la propose : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Il la demande à ce commun Père du ciel : « Sanctifiez-les dans la vérité. »

Il y met le prix. La moindre de ses actions aurait constitué une rédemption surabondante, puisque la plus petite avait une valeur infinie : il aurait suffi du désir de son cœur. Mais l'amour va toujours aux extrêmes : il nous enfantera dans les souffrances d'un cœur *rassasié d'opprobres, broyé à cause de nos péchés* et *percé par la lance*, comme s'expriment les litanies.

S. Paul a pu écrire : « Là où le péché a abondé la grâce a surabondé, afin que comme le péché a régné par la mort, ainsi la grâce régnât par la justice pour la vie éternelle, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. » (Rom., VI, 20-21).

Alors faut-il s'étonner que ce cœur *obéissant jusqu'à la mort* ait suscité partout la vie et qu'une floraison de sainteté se soit épanouie jusque sur les fanges ?

« Quand on songe au torrent d'amour qui a jailli de ce rocher (du Calvaire), on ne peut que tomber à genoux en sanglotant de tendresse et d'adoration. Ah ! Celui qui reposa sur ce marbre usé par la ferveur des lèvres adorantes ! Celui-là !... personne n'a été aimé, personne n'a fait aimer comme lui ! J'ai rencontré des pauvres êtres, aux visages dégradés par la misère, qui, tout à coup, s'illuminaient d'une beauté radieuse en touchant cette tombe de résurrection. Quel amour est-ce donc que cet amour du Christ, pour qu'en pénétrant dans une brute humaine, il la transforme ainsi en une créature spirituelle et que, dans ses yeux obscurs et sur ses lèvres bestiales, il fasse monter une âme vêtue de clarté ? [1] »

* *

Au S. Jean de l'Apocalypse fut montré « un fleuve d'eau vive, clair comme le cristal, jaillissant du trône de Dieu et de l'Agneau ». (Apoc., XXII, 1). Le fleuve de vie a sa source dans l'amour éternel de Dieu, où prennent leur origine toutes les bontés répandues sur le monde : création, rédemption, sanctification. Mais il jaillit des flancs de l'Agneau immolé pour régénérer les âmes dans son sang. La vie nous vient du cœur de Dieu par le cœur de

[1] Louis Bertrand, *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1919, p. 285.

Jésus. Et c'est ce cœur, *notre vie et notre résurrection,* ce cœur, *source de vie et de sainteté,* qui, depuis deux siècles surtout, fait retentir plus pressant son appel par le désert de ce monde : « A celui qui a soif, je donnerai gratuitement de la source de l'eau de la vie. » (Apoc., xxi, 6).

« O Cœur adorable de Jésus ! ô le plus noble, le plus sensible, le plus doux et le plus aimant de tous les cœurs ! Cœur sacré de notre Dieu ! Cœur du plus tendre et du meilleur des pères ! Cœur généreux du bienfaiteur le plus magnifique ! Et puisque vous permettez à notre amour des noms plus doux encore : « Cœur de notre ami ! Cœur de notre frère ! » ô divin Cœur ! nous venons vous consacrer tous nos cœurs. Daignez leur ouvrir jusqu'à vous un accès favorable : nous vous les consacrons sans mesure, sans partage, sans retour ; et si nous devons, hélas ! vous les présenter avec leurs faiblesses, leurs misères et leurs fautes, du moins nous vous les offrons avec toute l'ardeur, toute la reconnaissance et toute la tendresse dont nous sommes capables. C'en est donc fait, ô Jésus ! nos cœurs sont à vous. Oh ! que ne pouvons-nous faire pour vous de grandes choses ! » (Mgr Dupanloup).

Ce que nous ne pouvons faire, ce divin Cœur l'accomplira pour nous.

On pourrait suivre dans la vie des serviteurs les plus célèbres du Cœur de Jésus, quelle qu'ait été leur vocation : un S. Eudes, une sainte Marguerite-Marie, un général de Sonis, la montée de leur âme par le moyen de la dévotion au Sacré-Cœur.

Qu'il suffise de l'exemple très caractéristique du P. de la Colombière, celui que le Sacré-Cœur associa, comme directeur spirituel et comme apôtre au dehors, à la sainte Visitandine, pour transmettre au monde le message de Paray.

« Ce saint, atteste sainte Marguerite-Marie, était tout dédié au Sacré-Cœur et ne respirait que pour le faire aimer, honorer, glorifier. Aussi est-ce là, je pense, ce qui l'a élevé en si peu de temps à une haute perfection... Cette dévotion l'a rendu bien puissant dans le ciel et l'a plus élevé en gloire que tout ce qu'il avait pu faire au reste pendant tout le cours de sa vie[1]. »

Et n'allons pas croire que la pénitente du saint jésuite s'exagère et exagère, dans la circonstance, pour le besoin de la cause qu'elle propage, les effets de sa chère dévotion.

Les historiens d'aujourd'hui font la même constatation, tel le P. Henri Monier-Vinard, S. J., dans son étude sur la « vie intérieure du Père de la Colombière » : « Par la dévotion au Sacré-Cœur, note-t-il, le P. de la Colombière va entrer dans une nouvelle et dernière phase de sa vie spirituelle, celle de la perfection de sa sainteté[2]. »

Aussi bien nous avons le témoignage formel du saint lui-même qui a écrit : « C'est en cette rencontre (avec Sœur Marguerite-Marie) que (je fus) pressé extraordinairement d'accomplir le projet de vie que je méditais depuis trois ou quatre ans... », projet d'une vie parfaite.

Pour les âmes, la dévotion au Sacré-Cœur est un secret de sainteté.

[1] *Vie et œuvres*, Gauthey, II, 328.
[2] *Messager du Cœur de Jésus*, juin 1929, p. 363-374.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XXXIX

S. LOUIS, ROI DE FRANCE : LA CHRÉTIENTÉ

Mes frères,

Orphelin dès son enfance, Louis IX avait dû ceindre, tout jeune, la couronne des fleurs de lis, mais l'autorité royale fut d'abord exercée par sa mère, proclamée régente, qui gouverna sagement le pays. Blanche de Castille sut comprendre que l'intérêt général de la France, aussi bien que ses devoirs de mère, exigeaient qu'elle donnât au futur souverain une formation et une éducation qui le missent en état d'assurer le bonheur de son peuple. Elle voulut forger à Louis une âme de chef, dans toute la splendeur de ce mot. Elle y réussit parfaitement, parce qu'elle se basa sur la doctrine et la morale religieuses, qui montrent la voie, la vérité et la vie. Elle fit d'abord de son fils un chrétien non seulement convaincu, mais prêt à tous les sacrifices. On connaît son mot historique : « Je vous aime beaucoup, mon enfant, mais je préférerais vous voir mort que coupable d'un seul péché mortel. » Une parole comme celle-là suffit à peindre et à magnifier une âme.

I

Quand sonna l'heure de sa majorité, le roi Louis prit le pouvoir. Il eut à combattre les Anglais qui convoitaient déjà les riches provinces françaises et remporta sur eux les victoires de Taillebourg et de Saintes. Ce début lui mérita la confiance de ses sujets. Mais bientôt une maladie grave faillit enlever le roi à l'affection de son peuple. Durant les longues journées passées sur son lit de souffrance, Louis IX eut le temps de réfléchir beaucoup. De ses méditations sortit la première idée de reprendre la Croisade contre les infidèles de Terre Sainte.

Aussitôt guéri, le prince se fit remettre par l'évêque de Paris l'étendard sacré orné d'une croix rouge et entreprit les préparatifs de sa périlleuse expédition. Les difficultés ne manquaient point, car les princes allemands de la maison de Hohenstaufen préféraient user leurs forces à combattre les papes plutôt que de s'allier aux monarques chrétiens pour délivrer le tombeau du Christ. L'Angleterre alla même jusqu'à interdire les quêtes en faveur de l'entreprise. S. Louis, alors, résolut de partir tout seul. Fermement appuyé par le Concile général de Lyon, il se mit en route pour Aigues-Mortes, qu'il venait de faire construire pour lui servir de base d'opérations, et de là s'embarqua pour la Terre Sainte, au cours de l'été de 1248.

Le premier objectif était l'Egypte et surtout la ville de Damiette, dont il réussit à se rendre maître après un siège de deux jours. Les étendards flottaient à peine sur la cité conquise que les navires des Templiers et des Hospitaliers lui amenèrent des renforts qui portèrent l'armée à près de 60.000 hommes, dont 20.000 chevaliers. Cette aide permettait de remonter la vallée du Nil et l'on s'y employa sans retard. Malheureusement une attaque précipitée de Robert d'Artois amena la défaite de la Mansourah, à la suite de laquelle la retraite fut coupée et le roi obligé de se rendre à l'ennemi.

Pendant sa captivité, il suscita l'admiration de ses adversaires par sa constance et sa grandeur d'âme. Menacé de mort s'il n'abjurait la religion chrétienne, il répondit de façon si énergique que les musulmans n'eurent qu'à s'incliner. Il fallait en venir aux négociations, puisqu'il devenait évident que, pour cette fois au moins, la partie était perdue. S. Louis regagna sa liberté en rendant la ville de Damiette et en versant comme rançon un million de besants d'or. Mais rien ne put faire fléchir sa constance. Il resta quatre ans encore en Egypte, pour négocier la délivrance des autres prisonniers, et seule la mort de Blanche de Castille put le rappeler dans ses Etats.

Privé de l'appui de cette admirable mère qui, pendant ses absences, gouvernait le royaume avec une fermeté toute virile, le roi prit en mains la direction des affaires. L'histoire a gardé le souvenir de ce chêne sous lequel, à Vincennes, il venait s'asseoir pour rendre publiquement à tous une justice plus accessible, plus rapide et moins onéreuse que celle de son Parlement. Au point de vue fiscal, d'immenses soulagements furent apportés aux contribuables. A la demande de l'empereur germanique, S. Louis essaya de se porter médiateur entre le pape et lui; mais l'obstination allemande empêcha les succès de cette négociation qui eût rendu la paix à l'Europe et à l'Eglise.

Louis IX fut aussi un grand bâtisseur de monastères et d'églises. Nous lui devons cette merveille d'architecture qu'est la Sainte Chapelle de Paris et qui suffit à elle seule à prouver qu'un homme peut être un chrétien austère en même temps qu'un Mécène admirablement averti des choses de l'art.

Sévère, juste et bon, le roi se faisait vénérer chaque jour davantage par la générosité de ses aumônes, par l'humilité de sa vie intime, par la piété profonde qui le porta plus d'une fois à se soumettre volontairement à la pénitence publique. Le bon peuple parisien s'attendrissait à le voir passer, entouré de sa femme et de ses nombreux enfants, et l'on parlait de son anneau nuptial où il avait fait graver le résumé des amours qui emplissaient sa vie : « Dieu, France, Marguerite. »

L'ère du bonheur semblait enfin venue pour tous. Seul, le roi n'était pas content. Son ancien désir le tenaillait : celui de reprendre la Croisade. A la fin, il y céda. Les conquêtes de Bibars avaient ému l'opinion chrétienne et témoigné du danger que l'islamisme faisait courir à la civilisation. L'heure était grave. Après avoir convoqué ses barons, parmi lesquels le fidèle sire de Joinville, Louis se mit une nouvelle fois en route pour Aigues-Mortes et ses nefs prirent bientôt le large. La septième croisade commençait, qui devait être la dernière.

Une tactique avait prévalu dans les conseils des états-majors : celle de débarquer à Tunis pour atteindre ensuite Jérusalem par voie de terre. Le sultan de Tunis, astucieusement, avait promis de se convertir et S. Louis s'attarda quelque temps sous les murs de sa ville dans l'espoir d'être le témoin de son baptême. En fait, le despote arabe n'avait qu'une pensée : retarder la mise en marche de l'expédition. Son plan fut favorisé par le succès. Sur les plages de sable entourées de lagunes, sous l'ardent soleil d'Afrique, les troupes se mirent à dépérir et les maladies contagieuses ne tardèrent pas à se développer. La peste, effroi du Moyen Age, apparut dans toute son horreur. L'un des premiers atteints fut le roi lui-même. Devant la mort imminente, il ne se troubla pas plus qu'au cours de ses périls passés. Il voulut mourir en fidèle disciple de Jésus et demanda qu'on supprimât le misérable confort de sa tente, pour qu'il pût expirer sur un grabat de cendres.

Autour de lui, tout le monde était consterné. Lui seul demeurait calme et grave. Il priait, il réglait les affaires de la succession royale, en attendant le bon plaisir de son souverain Maître. Puis il partit, souriant, vers ce monde meilleur de l'éternité qu'il avait si souvent appelé de ses souhaits. Mais l'univers n'oubliera point le dernier prince qui ait lancé sur l'Europe l'héroïque cri de guerre qui fit frémir tant de multitudes : « Dieu le veut ! »

II

Le règne du saint roi Louis IX marque l'apogée d'une organisation incomparable qui a assuré au monde le maximum de paix et de sécurité que l'on puisse trouver ici-bas. On a appelé ce système « la Chrétienté. » Il était comme le prélude de ce qu'on nomme aujourd'hui la Société des Nations, mais il lui était infiniment supérieur, parce qu'il se fondait sur une puissance bien plus haute que celle des hommes : celle de Dieu et de son Eglise. En résumé, il consistait à reconnaître le pouvoir indirect du Souverain Pontife même sur les affaires temporelles.

Tous les princes chrétiens se considéraient comme des égaux et comme des frères. Mais s'il arrivait à l'un d'eux de manquer aux devoirs de sa charge, d'opprimer ses peuples ou d'entreprendre des guerres injustes, le Souverain Pontife déliait ses sujets de leur serment de fidélité, fulminait contre lui l'excommunication et appelait aux armes les autres princes. Juge en dernier appel de la légitimité des causes nationales, le pape, arbitre impartial, prononçait des sentences que le monde accueillait avec un religieux res-

pect. Il brisait, quand il le fallait, des couronnes pour assurer l'ordre, l'équité et la tranquillité des peuples.

Grâce à la docilité des rois, qui mettaient leurs troupes à ses ordres, ou, plus exactement, qui combattaient pour la cause qu'il avait assignée, le Vicaire du Christ avait à sa disposition ce qui manque aux délégués des assemblées de Genève : la force militaire, argument suprême des droits méconnus. Et cette alliance sainte entre nations, que le pape présidait du haut de la Chaire de Pierre, maintenait, mieux que ne l'a fait depuis aucun système, l'indispensable équilibre européen.

Si, au lieu de parler à des chrétiens, je me trouvais dans une réunion publique, je m'attendrais à ce que l'on m'objecte que cette organisation avait le grave défaut de n'être pas assez laïque. Evidemment. Et c'est même pour cela qu'elle a été grande, forte et qu'elle a fait rayonner tant de bien autour d'elle. La laïcité érige en dogme qu'il faut éloigner Dieu et ses représentants du forum et des chancelleries où siègent les hommes d'Etat; elle profère même ce blasphème qu'il faut ignorer officiellement Dieu, quitte à traiter dans la coulisse avec ses évêques, quand le besoin s'en fait sentir. Elle rapetisse ainsi toutes les questions au niveau des seules intelligences humaines, des intérêts et des passions perpétuellement en conflit. Elle se prive de cette autorité supérieure qui émane du ciel et qui seule peut se proclamer infailliblement souveraine. Et Dieu, renié par ses enfants, se venge de leur ingratitude en les abandonnant aux suites atroces de leurs querelles. De là les haines, les misères, les massacres.

On m'opposera encore que, même dans ce XIIIe siècle qui marqua l'apogée de la Chrétienté, les horizons ne furent pas toujours sans nuages et qu'il y eut des batailles et des calamités. Je n'en disconviens point. L'action de Dieu ici-bas n'est parfaite que dans la mesure où elle reste purement divine, comme lorsqu'il s'agit du miracle. Elle se dégrade dans la proportion où s'y mêlent les passions humaines, et les instincts pervers dont nous avons hérité depuis Adam, n'ont jamais été complètement réfrénés, pas plus qu'ils ne le seront à l'avenir. Mais, tout de même, comparez les malheurs des siècles chrétiens avec les horreurs du paganisme moderne. Des guerres ? Il y en avait, et il y en aura jusqu'à la fin du monde : l'Evangile et l'Apocalypse s'accordent pour nous le prédire. Mais ces rencontres féodales où des armées de quelques centaines de mercenaires volontaires s'affrontaient pendant des années, pour ne laisser, en fin de compte, que quelques douzaines de morts sur le terrain, peuvent-elles être mises en parallèle avec ce que nous avons vu — et vécu — de 1914 à 1918 ?

L'Eglise, d'ailleurs, intervenait pour minimiser autant que possible l'indispensable part des fureurs humaines. Elle développait la Chevalerie, elle instituait la Trève de Dieu, avec toutes les restrictions et les prohibitions que ces organismes comportaient, afin d'épargner les victimes, de ménager les populations civiles, d'abréger les conflits et d'introduire dans le combat lui-même des sauvegardes de courtoisie et d'honneur. Ses édits étaient respectés mieux que par les contrats jadis signés à La Haye, parce qu'elle disposait d'une sanction plus puissante : celle qui découle des pouvoirs surnaturels.

Mais il serait insuffisant de ne considérer la Chrétienté que sous son aspect de médiatrice pacifique. Par le fait qu'elle unissait tous les peuples dans la communauté de la foi catholique et dans la charité, elle protégeait bien d'autres faiblesses que celle des vaincus et favorisait l'éclosion lente, mais certaine, d'une civilisation dont nous recueillons aujourd'hui les fruits. Pourquoi les hôpitaux de maintenant s'appellent-ils des « hôtels-Dieu » ? Parce que, malgré leur laïcisation, ils héritent de ces hôtels que la fraternité chrétienne avait bâtis pour les malades, en vue d'honorer Dieu dans les membres souffrants de son peuple. Pourquoi l'Université de Paris s'enorgueillit-elle d'être appelée « la Sorbonne » ? Parce qu'elle fut fondée par le prêtre Robert de Sorbon, un chapelain de S. Louis. Qui a fait plus pour l'Université de Montpellier que le pape français Urbain V ?

Il faut se hâter : passons aux lettres et aux arts. N'était-ce pas une incomparable époque, celle qui fournissait à la littérature Dante, à la peinture Botticelli et Fra Angelico, à la philosophie Albert le Grand et Thomas d'Aquin ? Tout cela sous l'égide de l'Eglise maternelle. Regardez maintenant nos cathédrales : Paris et Reims, Cologne et Chartres, Orvieto et Sienne, puis tant d'autres. Tous ces joyaux datent de la Chrétienté, et c'est l'amour du Christ qui les inspira. Ce qui n'empêchait nullement de bâtir pour la sanctification des moines le mont St-Michel, ou pour les secours aux lépreux des asiles comme ceux que les chevaliers de Malte ont multipliés sur notre territoire.

Quiconque veut se donner la peine de scruter l'histoire ailleurs que dans les manuels des primaires est obligé de convenir que le siècle de S. Louis a été un des plus splendides. C'est qu'il était orienté vers Dieu. A mesure que nos pères et nous-mêmes avons voulu nous émanciper, nous nous sommes engagés sur le sentier de la décadence. Ne serait-il pas temps de remonter la pente funeste ? Il y a, de temps à autre, des jours où le plus obscur citoyen peut exprimer son avis sur la direction à donner aux affaires publiques. Et cet avis engage sa responsabilité devant Dieu, d'une façon particulièrement sérieuse.

Que tous nos efforts de croyants tendent donc à remettre notre pays et l'univers dans la seule route sûre et heureuse. Reconnaissons, comme on le faisait autrefois, la suprématie du Seigneur, et amenons nos frères, illusionnés par de fallacieuses chimères, à tomber à genoux devant Celui qui peut seul assurer au monde le calme, la justice et le bonheur.

XL

S. AUGUSTIN : CONTRITION ET FERME PROPOS

Mes frères,

C'est en Afrique, dans la ville de Tagaste, que naquit l'enfant prédestiné qui devait être S. Augustin. Il était pourtant d'origine européenne : son père était un de ces vétérans à qui le gouvernement de l'empire romain accordait une concession sur des terres lointaines après qu'ils avaient longtemps rempli les devoirs de leur grade dans les légions. Ainsi s'explique que l'enfant ait vu le jour sur les rives méridionales de la Méditerranée.

I

Il se fit remarquer, dès ses premières années, par une précocité extraordinaire : à l'école, il laissait loin derrière lui tous ses rivaux. Les choses allèrent de même lorsqu'il entreprit des études supérieures. Malheureusement son attitude morale n'était pas aussi louable que ses facultés intellectuelles. Passionné, fougueux, violent, le jeune homme se jeta à corps perdu dans toutes sortes de plaisirs et de débauches. Chose plus grave encore, son esprit se faussa au point qu'il se rallia à l'inepte hérésie manichéenne, qui était alors à la mode et faisait de cruels ravages dans le monde chrétien.

Il semblait donc que l'on allait assister à l'effondrement des magnifiques espérances relatives à l'avenir de ce brillant jeune homme, qui gaspillait follement les ressources incomparables de son intelligence et de son cœur. Mais tandis qu'Augustin courait de fête en fête, là-bas, dans le silence de sa demeure, une mère veillait en priant. Ce furent ses supplications qui obtinrent plus tard du Seigneur la conversion du jeune et voluptueux hérétique. Mais la pauvre mère dut longtemps attendre avant que le ciel lui accordât l'objet de ses désirs. Les années s'écoulaient sans amener d'amélioration, lorsqu'Augustin, sentant enfin la nécessité de gagner sa vie, se décida à partir pour Rome, où la fortune ne semble pas lui avoir particulièrement souri, puis pour Milan, où il arriva à trouver un emploi de professeur de rhétorique. C'était là que la Providence le guettait.

L'évêque de Milan était alors le grand S. Ambroise, dont la renommée comme orateur était universelle. Rien de plus naturel, pour un professeur de littérature, que d'aller écouter les discours de ce maître. C'est ce que fit Augustin. Et voici que, peu à peu, il se prit à attacher moins d'importance à la syntaxe de la phrase et à l'élégance de la diction, pour réfléchir davantage sur les thèses philosophiques et morales présentées par le pontife avec un talent incontestable et une entraînante conviction. Peu à peu la lumière se fit dans son esprit ; et, dès qu'il eut reconnu ses erreurs, il prit la résolution de les réparer.

A l'âge de trente-trois ans, il abjura le manichéisme, reçut la grâce du baptême, et mena dès lors une existence partagée entre le travail et la pénitence. Il revint dans son pays natal, pour se consacrer plus librement à Dieu loin du tumulte des capitales, et il s'empressa de fonder une petite communauté de gens pieux qui menèrent la vie cénobitique et auxquels il donna cette règle qui a servi de modèle à tant d'autres.

Augustin n'estimait pas avoir le droit de garder pour lui seul cette vérité qu'il avait si tardivement découverte. Il se fit un devoir de convertir ses coréligionnaires, de réfuter leurs arguments et de combattre l'hérésie de mille façons. L'évêque Valérien, profondément impressionné par son zèle, n'hésita pas alors à lui offrir de devenir son coadjuteur. Augustin accepta, mais sans que sa dignité nouvelle changeât quoi que ce soit à l'austérité de sa vie. Chacun de ses instants était occupé par l'oraison ou le labeur : l'heure même du repas, très frugal d'ailleurs, n'interrompait pas ses études, qu'il poursuivait à table, en discutant avec ses commensaux. Une ferveur ardente, une générosité paternelle avec les pauvres, en faveur desquels il alla jusqu'à vendre des vases sacrés, une douceur ferme et clairvoyante le faisaient admirer de tous.

Parce qu'il se souvenait des égarements de son adolescence, Augustin avait en horreur les relations féminines qui, même si elles ne sont pas toujours dangereuses, risquent au moins de scandaliser le prochain. Il vivait seulement dans le culte filial de sa mère Monique, dont les mérites avaient arraché au ciel le salut de son âme, et qui avait expiré à Ostie, sur les rivages du Tibre, dans la joie sainte de voir son enfant revenu à l'amour de Dieu.

Le saint, d'ailleurs, ne limitait pas son effort à administrer le diocèse d'Hippone, confié à sa garde vigilante. Son influence s'étendait sur tout le nord de l'Afrique, car il avait pris une place prépondérante dans les controverses si animées qui mettaient aux prises les catholiques et les hétérodoxes. Un vent d'hérésie soufflait en tempête, à cette époque, sur cette merveilleuse Eglise d'Afrique, qui comptait tant de communautés florissantes. L'esprit du mal, pour pervertir les âmes, suscitait les docteurs les plus subtils et les visionnaires les plus fanatiques. A peine une erreur était-elle condamnée, qu'il fallait se hâter d'en combattre une autre qui tentait de se répandre.

L'existence entière de S. Augustin se consuma dans cette lutte incessante, qui lui valut de terribles haines de la part de ses adversaires, mais aussi une vive admiration de la part de ceux dont il préservait la foi. Nous ne pouvons citer tous les ouvrages qu'il a composés pour la glorification du Seigneur et la défense de l'Eglise. Les plus connus sont *la Cité de Dieu,* livre d'admirable théologie mystique, et les *Confessions,* où, avec une humilité simple et céleste, il raconte les étapes de son retour vers le bon Dieu. Ses homélies, aussi, sont célèbres, et la liturgie catholique leur rend cet hommage de les utiliser souvent dans la prière officielle du Bréviaire.

L'action de S. Augustin a été énorme, non seulement sur son siècle, mais même pendant les âges suivants. On ne trouverait sans doute pas un autre Père de l'Eglise qui ait exercé autant d'empire sur les intelligences et ait créé une pareille école théologique. On l'appelait « le Docteur de la grâce, » et ce nom convenait à merveille à celui qui, avant de disserter savamment des dons de Dieu, en avait lui-même éprouvé dans son âme la merveilleuse efficacité.

Toutefois, pendant que grandissait sa gloire, les années et les soucis pesaient plus lourdement sur ses épaules. Ses forces commençaient à décliner, sous les yeux inquiets des lévites dont il avait fait ses enfants. Une dernière épreuve lui était réservée : celle de voir Hippone assiégée par les Vandales qui, après avoir dévasté l'Europe, étendaient leurs ravages jusqu'aux contrées, alors si riches et prospères, du littoral africain. Il eût voulu, lui qui, de par son pontificat, était le « défenseur de la cité, » se mettre à la tête de la résistance, relever les courages, consoler et bénir les agonies. Mais la fièvre le tenait étendu dans sa chambre et il ne pouvait plus rien pour son peuple que d'offrir à Dieu, en sa faveur, ses souffrances et ses invocations.

Sa mort, qui survint avant l'assaut de la ville, augmenta encore la désolation et les angoisses de la population, qui, spontanément, proclama Bienheureux le grand évêque que l'Eglise, à son tour, est heureuse de glorifier.

II

Quand S. Ambroise eut à faire des reproches à l'empereur Théodose pour les massacres de Salonique, le prince crut se justifier en alléguant l'exemple de David, coupable lui aussi. Mais le Pontife répondit : « Vous l'avez imité dans son péché ; imitez-le dans sa pénitence. »

Cette parole semble aujourd'hui d'une actualité frappante. Ce n'est rien enlever à la gloire de S. Augustin que de reconnaître ce qu'il a proclamé lui-même, c'est-à-dire qu'il avait été trop longtemps un hérétique et un pécheur. Mais la plus élémentaire équité oblige à constater aussi qu'il a magnifiquement réparé ses fautes.

Quelle leçon pour nous, m. f. ! Nous aussi, nous avons erré ; nous aussi, nous devons avoir le courage de faire pénitence et de mener désormais une vie meilleure. Le bon Dieu est toujours prêt à accueillir les âmes qui reviennent à lui. Non seulement il les attend, les bras ouverts, mais encore il les presse et il les sollicite. Quelle qu'ait pu être la gravité des fautes dont un homme s'est rendu coupable, l'absolution lui est assurée à deux conditions seulement : qu'il les regrette en les confessant, et qu'il cherche loyalement à se corriger. La contrition et le ferme propos sont à la base du sacrement de Pénitence. Examinons en quoi elles consistent et comment elles doivent se manifester.

La contrition d'abord. C'est tout simplement un sentiment de repentir. Il peut être inspiré par un motif absolument désintéressé, parce que Dieu est la Bonté suprême, parce qu'il est infiniment digne d'amour et que notre péché lui a déplu. Ainsi comprise, la contrition est dite parfaite, parce qu'elle est procurée par des considérations très hautes, par le pur amour de Dieu, et elle suffit à justifier le coupable, sans lui enlever, néanmoins, l'obligation d'avouer ses fautes au tribunal du prêtre.

Mais il est difficile à beaucoup de s'élever jusqu'à des sommets aussi élevés. Aussi, pour faciliter à toutes les brebis errantes le retour au bercail, Dieu a daigné déclarer qu'il se contenterait d'une contrition imparfaite, appelée attrition, qui suffirait pour obtenir le pardon, pourvu qu'elle soit jointe au sacrement de Pénitence. Cette forme du regret est moindre, en ce sens que ses mobiles ont quelque chose de plus égoïste. On déplore ses errements parce que l'on redoute les peines de l'enfer, parce qu'on aspire au bonheur du ciel, parce qu'on éprouve une pitié sensible au souvenir des tortures du Christ, endurées à cause de nos crimes. Cela n'est déjà plus le pur amour de Dieu. Mais c'est tout de même un effort de bonne volonté et Dieu, dans sa miséricorde, accepte de s'en contenter pour permettre à ses représentants de prononcer la sentence qui délie sur terre et dans le ciel.

Qu'il s'agisse de la contrition parfaite ou de l'attrition, quelques conditions sont requises. Il faut d'abord que le repentir soit intérieur : à quoi servirait-il, en effet, de prononcer des formules du bout des lèvres, si elles ne correspondaient point aux sentiments intimes de notre âme ? Elles seraient tout au plus une cérémonie vaine, si même elles ne formaient pas une tentative inutile d'hypocrisie. Les regrets exprimés doivent encore être surnaturels, c'est-à-dire dictés par l'un des motifs que nous avons indiqués, ou par d'autres analogues, qui dépassent les points de vue normaux de la terre. Regretter d'avoir manqué un mauvais coup parce qu'on a été surpris par les gendarmes ; regretter d'avoir échoué dans une entreprise louche parce qu'on n'en a retiré que des désagréments, n'est nullement avoir la contrition. Celle-ci suppose, en effet, la foi aux vérités éternelles et, même lorsqu'elle n'est pas sublime, comporte par conséquent une espèce d'aspiration au moins implicite vers Dieu, qui sert de base à la justification.

Il faut aussi que la contrition soit universelle, s'étende à tous les actes qui ont pu déplaire au Très-Haut. Et cela se comprend à merveille : comment pourrait-on se réconcilier sur certains points avec Dieu si, sur d'autres sujets, on s'obstinait à rester en état d'hostilité et de révolte à son égard ? Ajoutons que la contrition sera souveraine, en ce sens que, puisque le péché est le plus grand mal possible au monde, on doit s'affliger de l'avoir commis plus que de tous les autres maux que l'on se serait attirés par son imprévoyance ou ses manœuvres perverses.

Tout cela est indispensable lorsqu'il est question du passé. Mais que diriez-vous d'un enfant

qui, puni pour une rébellion quelconque, répondrait à son père : « Je suis désolé de vous avoir fait de la peine, mais je reste tout disposé à recommencer à la prochaine occasion » ? Ce serait plus que de l'ironie : cela toucherait à la démence. Et ce serait cependant le cas du chrétien qui s'agenouillerait au confessionnal sans s'être préalablement excité au ferme propos. Il faut être peiné d'avoir mal agi ; il n'est pas moins indispensable d'être résolu à ne plus retomber, à l'avenir, dans des fautes qui attirent sur nous l'inimitié divine. « J'ai eu tort, je le reconnais ; mais je ferai mieux à l'avenir. » Telle doit être la pensée profonde de quiconque désire sincèrement obtenir son pardon.

Cela va de soi, et les moindres explications seraient superflues. Mais il arrive trop souvent que beaucoup de personnes, en se préparant à recevoir l'absolution, négligent cette partie essentielle. D'où vient que l'on retombe fréquemment dans les mêmes fautes, accusées chaque semaine peut-être depuis des années, et qui se renouvellent toujours ? C'est que l'on n'a pas su prévoir ni organiser sa conduite future de façon à se prémunir contre les occasions dangereuses. Qui veut la fin, veut les moyens. Si nous désirons vivre en état de grâce, il ne suffit pas d'obtenir que les erreurs anciennes soient abolies par le rite sacramentel. Il est de toute nécessité de prendre les mesures indispensables pour qu'elles ne se reproduisent plus.

Est-ce à dire que nous ne retomberons jamais ? La fragilité des hommes est telle que cet espoir serait présompteux et téméraire. Le bon Dieu exige seulement que nous prenions toutes les dispositions normales pour éviter les circonstances qui nous entraînent au péché et que, lorsque la tentation surgit, nous luttions contre elle dans toute la mesure de nos forces. Il est impossible d'être plus indulgent. Mais faut-il au moins que, de notre côté, nous donnions quelque preuve de notre bonne volonté, en résistant avec énergie aux suggestions de nos instincts et de Satan.

Ce qui est en jeu, en l'hypothèse, c'est le destin immortel de notre âme. Ne pensez-vous pas que cela vaut la peine de consentir à des sacrifices, rudes sans doute, mais qui seront merveilleusement rémunérés ? A la suite des saints, faisons donc pénitence pour les égarements de notre existence passée ; puis efforçons-nous de vivre dans une conformité parfaite à tout ce que le Seigneur attend de nous.

LES FÊTES DE L'ÉGLISE

LXXXV

LA DÉCOLLATION DE S. JEAN-BAPTISTE

S. Jean-Baptiste continuait à signaler aux foules Jésus, comme le Messie attendu. Ses disciples étaient jaloux de la gloire naissante du Sauveur, et ils disaient à leur Maître : « Voyez, il baptise aussi et tous vont à lui ! » Le Précurseur se contentait de leur répondre : « Il faut qu'il croisse, et que je diminue. » (Jo., III, 30). Sa grande âme était inaccessible à la jalousie. Nul homme ne fut plus humble et plus droit que Jean-Baptiste. La droiture appelle la fermeté. Hérode Antipas avait épousé la femme de Philippe son frère ; Hérodiade était une femme ambitieuse, qui ne se contentait pas de la vie modeste de son époux et qui voulait être reine. Jean alla trouver hardiment Antipas et lui dit : « Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère ! » Il fut jeté dans la prison de Machéronte.

I

Il y resta un an. Quand Hérode demeurait dans cette forteresse, il l'allait visiter, pris de remords sans doute. Il eût voulu lui rendre la liberté, car « il le craignait, sachant que c'était un homme juste et saint, et il l'écoutait volontiers. Il faisait même beaucoup de choses sur son conseil. » (Marc, VI, 20). Hérodiade voyait avec dépit l'influence qu'exerçait sur lui le Précurseur, et elle s'effrayait à la pensée que sa proie pouvait lui échapper. Hérode alors la répudierait et reviendrait à sa femme légitime, la fille d'Aretas, roi de Pétra. A tout prix il fallait que Jean disparût, et elle attendait avec impatience l'occasion de le perdre.

Cette occasion se présenta le jour anniversaire de la naissance du roi. Hérodiade avait de Philippe une fille, nommée Salomé, sans conscience, artificieuse et voluptueuse comme elle. Il y eut un grand festin et elle vint danser devant les convives une danse lascive qui plut à Hérode pour sa perversité. Il la fit venir pour la complimenter, puis il lui dit : « Demande-moi ce que tu voudras, et je te le donnerai. » Et il ajouta avec serment : « Quoi que ce soit que tu me demandes, je te le donnerai, fût-ce la moitié de mon royaume. »

Elle sortit et dit à sa mère : « Que demanderai-je ? » Sa mère lui répondit : « La tête de Jean-Baptiste. »

Elle revint aussitôt près du roi et lui dit : « Je veux que tu me donnes immédiatement sur un plat la tête de Jean-Baptiste. »

Le roi fut contristé, mais à cause de son serment et à cause des convives, il ne voulut pas l'affliger d'un refus. Il envoya aussitôt un de ses gardes avec l'ordre d'apporter la tête de Jean sur un plat. Le garde alla décapiter Jean dans la prison et apporta sa tête sur un plat. Il la donna à la jeune fille et celle-ci la donna à sa mère.

Tel est le récit de S. Marc, effrayant dans son réalisme. Hérodiade est ravie de la circonstance qui lui permet enfin de faire mourir l'importun prédicateur qu Hérode écoute toujours ; Salomé, inconsciente peut-être, mais cruelle et dénaturée, exige tout de suite la tête de Jean-Baptiste. Cette demande rend Hérode fort triste. Mais il a promis avec serment. Le bourreau qui attend derrière le siège royal court à la prison et rapporte la tête de Jean sur un plat à la misérable danseuse qui s'empresse de la remettre à sa mère scélérate. S. Jérôme dit que celle-ci perça d'aiguilles la langue qui avait dit à Hérode : « *Non licet.* »